
L'éclairage réciproque de la sociolinguistique et de la dialectologie

Karin Flikeid

*Département de langues modernes et classiques
Université Saint Mary's*

La dialectologie et la sociolinguistique sont toutes les deux des disciplines dont le domaine d'étude est celui des dialectes ; alors que la première est héritière d'une longue tradition, la seconde a connu un essor plus récent. Progressivement, il y a eu rapprochement entre les deux. L'étude quantitative de la stratification des dialectes sociaux urbains, bien que parfois située exclusivement dans le champ limité de l'observation synchronique, s'est bientôt enrichie d'une perspective diachronique à travers l'étude de la dynamique du changement linguistique. Pour établir l'histoire des variantes synchroniques urbaines et les situer par rapport à leur distribution géographique dans les régions avoisinantes, les sources d'information privilégiées ont été les observations dialectologiques existantes. Les limitations inhérentes à la dialectologie, qui exclut délibérément les sources de variation autres que géographiques, en se cantonnant dans une couche sociale ou une tranche d'âge unique, souvent à travers une seule observation par endroit, ont fait naître le besoin de voir cette discipline se doter d'une dimension sociale. Par ailleurs, l'étude de la diffusion spatiale et historique, aspect central de la dialectologie traditionnelle, se révèle trop schématique, ce qui explique que des chercheurs contemporains commencent à montrer

comment on peut mieux saisir les processus de diffusion en tenant compte également de la distribution sociale. En même temps, ces chercheurs reprochent aux sociolinguistes de travailler souvent dans le vide, en ignorant l'apport pertinent de la dialectologie, notamment pour ce qui est de la variabilité des dialectes souches dans le cas des variétés coloniales du Nouveau Monde.

Le présent texte sera nécessairement axé autant sur la réflexion méthodologique que sur les résultats précis de nos travaux de recherche sur la variation sociale et spatiale dans l'acadien de la Nouvelle-Écosse; ces résultats serviront essentiellement d'illustration à cette méthodologie. La première étape consistera à situer les deux disciplines en question, la dialectologie et la sociolinguistique, l'une par rapport à l'autre, du point de vue de leur domaine d'intérêt et du terrain qui leur est commun. Ensuite, il sera utile de passer en revue quelques-unes des critiques émises par les sociolinguistes à propos des travaux antérieurs en dialectologie. Nous verrons que certaines critiques s'avèrent non justifiées et reposent en réalité sur une méconnaissance des objectifs spécifiques à l'une et à l'autre discipline. C'est notamment en raison de cette différence d'objectifs qu'il est illusoire de préconiser qu'on transfère en bloc les méthodes de la sociolinguistique à la dialectologie. Par contre, d'autres objections à la méthodologie traditionnelle, soulevées à la fois par les sociolinguistes et par les praticiens contemporains de la dialectologie, paraissent justifiées et fondamentales et doivent être prises en compte si on veut élaborer une théorie et une méthodologie de l'étude de la variation spatiale.

Parmi les questions clés qui doivent guider cette élaboration théorique et méthodologique, il y en a deux qui seront examinées de plus près, d'autant plus qu'elles se posent de façon concrète dans le cadre de nos propres recherches sur l'acadien, à savoir, premièrement, dans quelle mesure un seul informateur peut représenter une variété ou un dialecte, et, deuxièmement, si une dimension sociale est réellement nécessaire dans toute démarche dialectologique.

DIALECTOLOGIE ET SOCIOLINGUISTIQUE : OBJECTIFS CONTRASTÉS

Avant de tenter une définition contrastive, il faut d'abord noter qu'il est possible de considérer que chacune des deux disciplines englobe le domaine de l'autre. D'un côté, l'examen d'ouvrages généraux récents sur la dialectologie montre que la sociolinguistique y est vue comme faisant partie de la dialectologie, celle-ci étant définie comme l'étude des dialectes, y compris les dialectes sociaux. D'un autre côté, si on envisage la sociolinguistique comme l'étude de la variation linguistique, cette variation sera conçue dans toutes ses dimensions : sociale, stylistique, diachronique, structurale, et aussi spatiale. Mais, pour la plupart d'entre nous, les termes *sociolinguistique* et *dialectologie* évoquent chacun un ensemble d'orientations qu'on tend à situer chronologiquement, l'un ayant pris la relève de l'autre, avec un déplacement des préoccupations allant du rural vers l'urbain, du spatial vers le social, de la diachronie vers la synchronie et, de façon concrète, des cartes vers les graphiques.

C'est dans ce contexte chronologique qu'il faut examiner les critiques émises par la sociolinguistique à propos de la pratique antérieure en dialectologie. Mais il faut aller au-delà de cette perspective temporelle étroite ; pour comparer les deux orientations en connaissance de cause, il faut revenir aux objectifs, aux questions à élucider et aux méthodologies contemporaines possibles et réalistes.

Pour bien saisir les reproches adressés à la dialectologie traditionnelle par les sociolinguistes, il est important de comprendre dans quels buts ceux-ci pouvaient avoir recours aux données dialectologiques. Cela pouvait être, par exemple, pour ajouter une dimension de temps réel aux études en temps apparent, confirmer la direction d'un changement, l'« ancrer » dans des observations antérieures réelles. Un autre but pouvait être de mieux connaître les origines d'un changement dû au contact avec un dialecte extérieur. Consultées dans cette optique, les données des atlas linguistiques paraissaient tout de suite inadéquates. On leur reprochait un manque de représentativité, du fait qu'elles se limitaient à une seule couche sociale, celle des communautés rurales, et qu'elles laissaient de côté les variétés urbaines. On aurait voulu connaître la fréquence et la densité d'utilisation de chaque phénomène linguistique

ainsi que sa distribution sociale. La dimension dynamique aurait dû être représentée sur les cartes à travers les groupes d'âge.

En fait, c'était imposer des objectifs qui n'étaient pas ceux qui avaient inspiré les travaux antérieurs en dialectologie. L'examen direct des objectifs contrastés des deux disciplines fait clairement ressortir la justification de certains choix de la dialectologie. Celle-ci avait un objectif essentiellement diachronique, la reconstruction des étapes antérieures : « reconstituer l'histoire des mots, de la morphologie et des structures syntaxiques à partir de la distribution des formes actuelles » (Dauzat, 1922, p. 27). Les cartes linguistiques constituaient un outil de recherche pour cette entreprise. De ce point de vue, la critique sur la représentativité devient sans pertinence. Le but n'était pas de connaître la distribution contemporaine en soi, mais de répondre à des questions sur l'histoire linguistique. La dialectologie visait à retrouver le « basilecte », la variété la plus proche des étapes antérieures, peu importe le nombre de gens qui la parlaient. La sociolinguistique avait un tout autre programme : elle cherchait, dans une communauté linguistique donnée, à déterminer l'ensemble des variétés actuelles, leur importance respective et leurs relations les unes par rapport aux autres.

Les dialectologues avaient conscience de la différenciation sociale, mais leur choix était de la contrôler en choisissant des informateurs représentatifs de la variété la plus ancienne, et ce en rapport avec l'objectif diachronique. Un autre but était de préserver cette variété, comme point de référence pour des études subséquentes. Au fur et à mesure que s'accumulaient les observations sur cette variété sociale particulière, un souci de comparabilité assurait la continuation de ce choix. Il y avait également des limitations réelles à ce qu'on pouvait faire : comme l'admettait Jaberg (1936, p. 20), « il aurait fallu interroger des personnes d'âges différents et appartenant à différentes classes sociales. Si nous y avons renoncé, c'est qu'il fallait tenir compte des possibilités pratiques de l'enquête. » Peu après, lorsque les travaux d'élaboration d'atlas linguistiques commencèrent aux États-Unis sous la direction de Kurath, avec la participation directe de Jaberg et de son collaborateur Jud, une dimension sociale fut introduite. Néanmoins, compte tenu du nombre de points à couvrir, celle-ci ne pouvait être que rudimentaire ; l'exploitation à des fins sociolinguistiques doit à tout moment tenir compte de

l'importance que revêt la variation individuelle dans un cas où l'échantillonnage est aussi modeste (Johnston, 1985).

Alors que la dialectologie cherchait à contrôler la dimension sociale, la sociolinguistique avait tendance à contrôler la dimension géographique en se penchant sur une communauté unique. Elle avait en cela des précurseurs dans la tradition de la dialectologie, qui n'était pas exclusivement orientée vers la distribution spatiale. Les travaux de Gauchat (1905) sur la communauté de Charmey en Suisse et ceux de Sommerfelt (1930) au pays de Galles constituent des exemples précoces. Dans les études sociolinguistiques, c'est le fait de contrôler la dimension géographique qui permet l'examen en profondeur, avec un nombre adéquat d'informateurs pour accéder à la représentativité. Il est cependant évident que la transposition directe de cette approche à la représentation spatiale aboutirait à une impasse. Le cumul des deux objectifs de représentativité se heurte à une impossibilité pratique, l'impossibilité d'une profondeur sociale à chaque point du réseau géographique, comparable à celle d'une enquête sociolinguistique.

D'autres impossibilités de transfert méthodologique deviennent apparentes lorsqu'on essaie de mettre en pratique la suggestion souvent entendue selon laquelle « la dialectologie devrait adopter les objectifs et la méthodologie de la sociolinguistique ». Premièrement, puisque la sociolinguistique tend à neutraliser la dimension géographique, comment peut-on la prendre comme modèle pour l'étude de la distribution spatiale ? De plus, la tendance analytique de la sociolinguistique va vers le choix de quelques variables « diagnostiques » examinées en profondeur. Dans ce sens, les grands corpus sociolinguistiques urbains peuvent souvent paraître sous-exploités. Cette approche va à l'encontre de l'optique de la dialectologie à orientation spatiale qui consiste à tenir compte de multiples aspects linguistiques sur un réseau étendu de points ; l'option de se limiter à une ou deux variables, étudiées certes avec toute la finesse voulue, ne correspond pas à ces visées.

Une limitation parfois soulevée au sujet des travaux en dialectologie concerne l'absence de préoccupations théoriques ou de vue d'ensemble. Malkiel (1984, p. 71) caractérise, ironiquement certes, le « pointillisme » de certains praticiens de cette discipline :

This kind of infatuation with the inexhaustible stock of local idiosyncrasies makes it difficult for them to recognize the forest, since they are enthralled by the trees ; in fact by the leaves, the branches, the twigs, the roots and rootlets, the petals, and the pollens.

Il s'agit plutôt là d'une approche associée à une époque révolue ; l'attribuer à la dialectologie dans son ensemble serait méconnaître l'évolution indéniable de la discipline et la vision très large qu'on retrouve tout au long chez les plus grands. D'ailleurs, le sacrifice nécessaire du détail dans le but de dégager les grandes lignes faisait en fait l'objet de critiques de la part d'autres dialectologues pour qui une fidélité plus exhaustive à la réalité linguistique locale semblait indispensable. À propos des travaux de Gilliéron, von Wartburg (1933, cité par Bottigliani, 1954, p. 17) disait, empruntant lui aussi une métaphore tirée de la nature :

L'image qu'il donne du trésor linguistique ressemble à un paysage de collines dans une mer de nuages : seuls les sommets émergent ; quant aux dépressions sur lesquelles s'élèvent ces hauteurs et forment le lien organique entre elles, elles restent dissimulées sous le voile opaque des nuages.

Il faut cependant reconnaître que le fait de viser large dans l'exploration de l'étendue géographique ne menait pas toujours pour autant à des vues d'ensemble sur les configurations spatiales dégagées. Pour Chambers et Trudgill (1980, p. 126), la discipline a traditionnellement été caractérisée par « an atheoretical particularism, in which each isogloss for each linguistic feature received its own treatment, as if it were an isolated fact rather than merely one aspect of a linguistic system ».

La dimension sociale, si elle était généralement absente de l'échantillonnage, ne l'était pas dans l'interprétation, qui faisait régulièrement appel à des éléments historiques, culturels et sociaux pour éclairer la distribution spatiale. À ce propos, Hagen (1988) soulève, non sans raison, l'aspect critiquable de la sélection *post hoc* de ces éléments. Lorsque des différences linguistiques sont constatées, on cherche des facteurs socioculturels pour les expliquer. S'il n'y a pas de différences, on ne se demande généralement pas pourquoi les mêmes facteurs n'ont pas joué. Cette difficulté est prise en compte directement dans certains travaux contemporains sur la diffusion linguistique, où des modèles sont explicités au départ et vérifiés plus rigoureusement ; nous y reviendrons

dans la dernière partie. Cette approche ne peut cependant pas s'appliquer à toute démarche dialectologique.

Au-delà des choix méthodologiques et pratiques, il faut être conscient que des préoccupations théoriques indéniablement différentes opposaient les deux disciplines. La sociolinguistique cherche depuis ses débuts à comprendre l'interaction complexe entre les mécanismes du changement linguistique, la nature de la variabilité linguistique et la structure des systèmes linguistiques. Alors que la dialectologie traditionnelle étudie les changements dans le passé à travers leurs résultats observables à l'époque contemporaine, la sociolinguistique se penche plus particulièrement sur les changements en cours, pour cerner la nature du processus de changement. Cette optique synchronique s'impose du fait qu'une fois qu'un changement a accompli son cours dans une communauté donnée, il n'y a plus de traces des mécanismes de diffusion sociale ayant agi dans le passé : l'hétérogénéité disparaît lorsque le changement arrive à son terme. Un lien direct entre ces préoccupations et la linguistique diachronique s'établit progressivement ; il est de plus en plus admis que les mécanismes dégagés par une étude synchronique minutieuse éclairent les processus diachroniques : le rôle de la variabilité et de l'interaction sociale dans le changement linguistique est désormais une dimension importante des explications historiques (Bynon, 1977 ; Hock, 1986).

Un bon nombre des critiques qu'on a pu formuler à l'encontre des monuments de la dialectologie, tels que l'*Atlas linguistique de la France* de Gilliéron, celui de l'Angleterre sous la direction d'Orton, ou les travaux engagés par Kurath pour les États-Unis, ont été débattues par les dialectologues eux-mêmes tout au long de l'évolution de la discipline et prises en compte dans des travaux entrepris par la suite. La méthodologie n'a cessé de s'améliorer, avec l'ajout d'enregistrements à l'aide du magnétophone, l'utilisation du discours libre complétant l'approche par questionnaire, l'amélioration des procédés d'enquête pour obtenir l'information des témoins, l'élargissement de l'échantillonnage pour représenter les milieux urbains, les différents groupes d'âge et les deux sexes, les améliorations cartographiques, le recours aux méthodes informatiques et statistiques. Certains problèmes fondamentaux n'ont pas encore été examinés ni résolus, en partie à cause des limitations

techniques inhérentes à l'envergure de la démarche, limitations qu'il faut examiner et peut-être finalement accepter en connaissance de cause.

L'un de ces problèmes est lié à la nature des données recueillies. Lorsqu'on se base sur un individu par endroit, sur une seule occurrence de chaque item, sur un seul item pour représenter un phénomène linguistique, il faut être très prudent dans l'interprétation et ne jamais perdre de vue la nature des données. Sinon, les conclusions tirées dépassent rapidement les prémisses. Les créateurs des atlas avaient eux-mêmes clairement conscience de cela ; les utilisateurs subséquents s'en sont moins souciés. Ainsi, Bottiglioni (1954) met en garde contre l'illusion que les données obtenues en réponse aux questionnaires représentent la réalité objective ; selon lui, on peut tout au plus dire qu'il s'agit des effets qu'un stimulus uniforme provoque sur des sujets différents. C'est aussi une des préoccupations de Chaurand (1972, p. 172) qui critique la méthode « photographique », qui « suscite les réflexes mais écarte la réflexion chez le témoin ». L'utilisateur de l'atlas, de son côté, s'imagine souvent que les réponses constituent l'image de la réalité linguistique et adopte parfois des raccourcis dans son interprétation. Walters (1988) met en garde entre autres contre l'interprétation de l'absence d'une forme à tel point d'enquête : il ne faut pas dire que la forme n'existe pas, seulement qu'elle n'a pas surgi dans le courant de l'enquête particulière ayant mené à l'élaboration de l'atlas en question.

Cette problématique relève en fait de la question plus vaste de la variabilité au sein de la communauté et dans la production de l'individu même. Un des apports de la sociolinguistique a été de dégager les paramètres de cette variabilité en faisant la démonstration de la régularité qui se dégage, les effets de « *orderly heterogeneity* », selon le terme de Labov. Jusqu'ici, la dialectologie n'a pas eu accès à des moyens efficaces pour en tenir compte. Faut-il en tenir compte ? Deux questions distinctes découlent de cette problématique de la variabilité.

Dans quelle mesure un seul informateur peut-il représenter le dialecte ou la variété ?

La réponse de la sociolinguistique est nécessairement prudente. Cela tient à la relation intime entre variation et changement linguistique.

Quand une innovation se répand dans une communauté, dans le contexte d'un changement en cours, il y a une diffusion lexicale, sociale, spatiale : les variantes anciennes et nouvelles coexistent ; il y a une variabilité d'une personne à l'autre. Comme le dit Bailey (1972), tout le monde parle toujours un dialecte de transition. En se plaçant du point de vue du modèle statistique régissant le choix des variantes, on prend conscience que la probabilité générale peut être connue, mais on ne peut pas prévoir le choix du locuteur pour une occurrence donnée. Le corollaire est qu'il faut un échantillon suffisamment grand de chaque groupe d'âge, de chaque couche sociale, etc., pour permettre des généralisations valides. La probabilité, de son côté, se dégage à l'échelle de la communauté et des sous-groupes dont elle se compose. Chaque individu ne met en pratique qu'une partie des ressources linguistiques de l'ensemble du groupe.

La méthodologie consacrée de la dialectologie avait pour effet de masquer l'étendue de la variation : le procédé consistant à recueillir un mot, une fois, auprès d'une personne aboutit à minimiser la variabilité. En réalité, d'autres réponses auraient pu être suscitées chez le voisin ou, le lendemain, chez le même locuteur. La sociolinguistique souligne l'importance de la dimension stylistique, qui régit également la variabilité. On croyait autrefois sonder une couche de la société où les informateurs modifiaient au minimum leur niveau de langue, même avec un enquêteur de l'extérieur, du fait qu'ils avaient été moins exposés aux influences modernes. Les sociolinguistes sont plus sceptiques quant à l'existence de locuteurs monostylistiques. Par ailleurs, on souligne le statut ambigu, voire artificiel, du niveau stylistique des formes de citation obtenues à travers le questionnaire : alors que la situation d'entrevue ferait appel à une certaine formalité et à un éloignement de la variété locale, les instructions explicites de rester « authentique » ou l'accord tacite qui s'établit entre informateur et enquêteur, où le premier cherche à respecter les « règles du jeu » (Johnston, 1985), permettent de susciter les formes voulues en dehors d'un contexte de communication appropriée.

Certaines stratégies tacites peuvent être décelées face à la variabilité qui apparaît malgré l'approche adoptée. Une stratégie relativement générale est de mettre cette variabilité de côté : certaines formes ne font pas partie du dialecte « pur », donc on les écarte. Le procédé devient

facilement circulaire, puisqu'il faut connaître le dialecte pour savoir ce qui n'y appartient pas. L'approche de la linguistique générative pour l'étude des dialectes se base sur un procédé apparenté : puisque les individus entremêlent plusieurs systèmes linguistiques, « l'étude scientifique de ces systèmes est impossible sans recourir à une idéalisation ». L'analyse doit se faire dans « un système idéalisé qui correspond à une variété dialectale régionale ou sociale » (Roberge et Vinet, 1989).

Les praticiens contemporains de la dialectologie ont conscience de la relativité des données recueillies auprès d'un individu, quelle que soit la prudence exercée dans le choix. Comme le souligne Chaurand (1972, p. 214) :

Un état de langue est toujours difficile à cerner. Le discours n'appartient pas à l'un de ces états comme un terrain bien délimité à son propriétaire. Il n'y a pas de frontières exclusivement spatiales (« parler de tel village ») mais il y en a plusieurs qui interfèrent suivant l'âge du témoin, ou le milieu auquel il appartient. L'individu à son tour n'a pas une, mais plusieurs façons de communiquer.

La dimension sociale est-elle nécessaire en dialectologie ?

Si la question est de retracer ce qui s'est produit dans le passé, à travers les formes les plus anciennes à tout moment, la distribution sociale actuelle de ces formes est sans pertinence directe. Qu'elles soient utilisées par toute la communauté ou par quelques vieillards seulement, peu importe, du moment où l'on y a accès. Indirectement, la dimension sociale peut néanmoins avoir une importance clé dans cette optique : pour identifier les formes recherchées parmi les données contemporaines recueillies, il faut connaître la matrice sociale dans laquelle elles s'inscrivent.

Si l'objectif est de cerner le mécanisme d'un processus de diffusion spatiale actuellement en cours, la dimension sociale intervient nécessairement. Les modèles de diffusion comprennent comme facteurs, par exemple, les attitudes sociales des groupes vis-à-vis de leurs propres normes et celles des autres, les réseaux de communication, la transmission entre générations, etc. La diffusion spatiale met en jeu tous les types de diffusion dégagés par la sociolinguistique : sociale (d'un groupe à l'autre), lexicale (d'un mot à l'autre), linguistique (d'un contexte à un

autre), etc. Dire «de l'un à l'autre» présuppose une transmission par l'intermédiaire d'individus ayant une identité sociale.

Quand on regarde les processus qui se sont rendus à terme, qu'il s'agisse d'un cas de diffusion géographique ou d'un changement localisé, le rôle de la transmission sociale est beaucoup moins évident; c'est pourquoi il peut parfois sembler que la démarche dialectologique adopte un modèle de stratification géologique, où les traces des étapes antérieures sont déposées comme des minéraux dont on va prendre des échantillons.

EXAMEN DE CETTE PROBLÉMATIQUE POUR LE DOMAINE ACADIEN

Dans le cadre de la recherche que nous menons sur les variétés linguistiques acadiennes, les considérations précédentes ont été importantes à toutes les étapes: dans la structuration de l'échantillon, dans la collecte des données et dans l'analyse. L'optique adoptée dès le départ visait à ce que le corpus représente l'ensemble des dimensions pertinentes pour l'analyse: sociale, stylistique, géographique et dynamique. Mais les postulats de recherche que nous posons n'étaient pas tous de même nature et exigeaient différents types d'échantillonnage et différentes méthodes de collecte.

Un objectif majeur était de connaître la distribution actuelle des variantes en coexistence, leurs corrélations avec les facteurs sociaux, les changements dans lesquels elles s'inscrivent. À cette fin, un échantillon stratifié s'imposait, avec un maximum d'informateurs par localité, où seraient représentés les divers groupes d'âge, les deux sexes, les différents statuts sociaux, etc. Le type de données privilégié était le discours suivi, recueilli par des enquêteurs de la même communauté que les informateurs. À partir d'un tel échantillon, une démarche statistique devenait possible, avec des généralisations basées sur une représentativité quantitative.

En parallèle, il fallait se donner les moyens de répondre à des questions sur la formation des parlars actuels, sur leur filiation, sur la reconstruction de leur évolution et des étapes antérieures. La distribution spatiale détaillée devenait alors primordiale. Dans cette optique, il est

moins important de connaître l'ensemble des relations entre les forces sociales qui déterminent la structure contemporaine de la variabilité, puisque cela ne permet pas, de toute façon, d'extrapoler à propos d'une période antérieure où les forces en jeu étaient tout autres. Mais la connaissance de ces structures contemporaines permet de situer l'informateur, le niveau de langue, les formes recueillies dans leur contexte social et de comparer des variantes spatiales en meilleure connaissance de cause.

En fait, c'est la connaissance générale de la distribution sociolinguistique contemporaine qui permet de réaliser l'économie nécessaire dans la collecte des données pour l'étude comparative des variantes spatiales. Car la diversité géographique est trop grande pour faire une enquête sociolinguistique en profondeur à chaque point d'enquête.

Constitution du corpus : aspect méthodologique

Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse se distribuent entre cinq régions principales, isolées géographiquement les unes des autres. Pour les besoins de notre enquête, chaque région devait faire l'objet d'un échantillonnage sociolinguistique. Nous avons dans chaque cas déterminé la localité où le français faisait preuve de la plus grande vitalité, de façon à pouvoir accéder à des locuteurs francophones de tout âge. Vingt-quatre entrevues y ont été effectuées, donnant un total de 120 informateurs pour les cinq localités choisies : Chéticamp, Pomquet, Pubnico-Ouest, Meteghan (baie Sainte-Marie) et Petit-de-Grat (île Madame). Ces entrevues ont été transcrites et informatisées pour rendre possible l'analyse sociolinguistique quantitative (voir Flikeid, 1991). Cette analyse a permis de dégager les structures sociales et stylistiques de la variabilité. Dans chaque localité, elle a permis également de connaître les axes de variabilité et de situer les formes recueillies par rapport à ces axes.

Pour l'examen spatial basé sur le sondage d'un maximum de points d'enquête, force a été d'accepter les limitations imposées par les possibilités réelles du projet : il faut vivre avec des données moins fournies, de deux à quatre informateurs par localité, mais en connaissance de cause, en sachant ce qu'on a dégagé et dans quelle optique les données

peuvent être exploitées. Il ne faut pas conclure hâtivement à la représentativité ni à l'absence d'un trait dans une localité. La familiarité avec le modèle probabiliste de la variation est très importante pour évaluer la représentativité des occurrences individuelles et celle des informateurs. En outre, l'interprétation est à tout moment facilitée par l'existence en parallèle d'un échantillon sociolinguistique représentatif pour une localité de la même région.

Il faut dire aussi qu'en Nouvelle-Écosse, à cause des effets du transfert linguistique massif vers l'anglais dans les régions particulièrement exposées, il y a un certain nombre de localités où l'on est réduit à chercher les quelques derniers locuteurs francophones âgés ; dans d'autres, il n'y a plus de francophones de moins de 40 ans. Dans ces cas, il est impossible d'obtenir une représentation de l'ensemble des groupes d'âge ; on se retrouve dans la situation classique du dialectologue cherchant à préserver les dernières traces d'une variété géographique qui pourrait être le chaînon vital dans une reconstruction d'ensemble.

Exploitation des données selon les types d'analyse

L'analyse sociolinguistique, avec sa démarche quantitative et statistique, est évidemment au centre de notre programme de recherche. Un premier aspect examiné à l'aide de cette méthodologie a été l'influence de la situation de communication sur la production linguistique individuelle. La structuration des entrevues faisait intervenir deux enquêteurs à tour de rôle : il était ainsi possible d'examiner, pour chaque informateur, l'écart entre la situation d'entrevue où intervenait un enquêteur de l'intérieur de la communauté et celle où l'enquêteur venait de l'extérieur. De cette façon, on pouvait sonder l'étendue des répertoires stylistiques et la capacité d'adaptation individuelle. Cette démarche a également permis de connaître les proportions de variantes standardisées auxquelles il faut s'attendre dans différentes régions et dans différents groupes.

Dans cette optique, une dimension importante à explorer était la distribution selon l'âge : à travers toutes les régions, on a pu constater que les formes vernaculaires étaient largement partagées par les jeunes et qu'il y avait même davantage de variation stylistique chez les plus

âgés. Ainsi, les locuteurs «standardisants» ne se trouvaient pas nécessairement dans les groupes d'âge les plus jeunes; ces derniers ne seraient nullement à écarter pour l'observation de la variété vernaculaire. Prenons le cas du *je* «collectif» (*je chantons* au sens de «nous chantons» ou «on chante»): le groupe d'âge allant de 15 à 34 ans utilise cette forme dans 80% des cas (moyenne pour les cinq régions), en contraste avec le groupe de 55 ans et plus où le chiffre correspondant est de 54%. En parallèle, la réalisation affriquée de [k] dans des mots comme *quai*, *aucune* ([tʃɛ], [otʃyn]) est relevée dans 81% des cas dans le premier groupe contre 60% dans le second. Paradoxalement, si on devait se limiter à un seul informateur, les chances de relever des formes de ce type, qui sont pourtant les formes les plus anciennes, auraient été statistiquement plus grandes en s'adressant à un jeune. Comme l'ont déjà fait observer plusieurs sociolinguistes et dialectologues, il n'est nécessaire de se cantonner dans la couche la plus âgée que si la variété visée n'est pas partagée par le reste de la communauté. Sinon, et c'est le cas des communautés acadiennes de la Nouvelle-Écosse comme c'est le cas, par exemple, dans certaines régions de l'Angleterre et des Pays-Bas, de jeunes locuteurs peuvent être aussi représentatifs que les plus âgés de la variété la plus «authentique». L'exception à cela a trait aux phénomènes linguistiques impliqués dans des changements en cours: même si la plupart des traits acadiens ne sont pas en voie de standardisation, certains le sont. Par ailleurs, il peut s'agir de changements non pas vers une norme extérieure mais motivés par d'autres forces. Nous reviendrons à des cas de ce type et à l'importance d'un échantillonnage stratifié pour les capter et pour en cerner le fonctionnement social.

L'étude comparative de diverses variétés régionales, dans un but de description et de reconstitution diachronique, a porté en premier lieu sur les cinq localités ayant fait l'objet d'un sondage sociolinguistique en profondeur. Il va de soi que la richesse des données recueillies à chaque endroit dépasse souvent de loin les besoins de la description, notamment pour les formes stables et fréquentes. Dans le cas de la morphologie verbale, par exemple, l'extraction de milliers d'occurrences des désinences acadiennes *-ont* (*ils disont*, *ils font*) n'apporte guère plus d'information pour la reconstruction comparative que ne l'aurait fait une attestation unique par localité.

Il existe cependant des phénomènes pour lesquels il n'y a jamais trop de données. Ainsi, pour cerner la dimension lexicale d'un phénomène phonétique, un vaste corpus informatisé est indispensable. Ou encore, pour trouver des attestations d'un phénomène à une étape avancée de déplacement par une autre forme, le même besoin se fait sentir : il faut parfois passer en revue tous les informateurs âgés d'une localité pour trouver quelques exemples spontanés. De même, pour dégager la dynamique entre variantes en concurrence, l'échantillonnage stratifié s'impose comme outil indispensable. S'agit-il d'un changement en cours ou d'une alternance stable avec des formes standard ? Quelle est la forme la plus ancienne ? Autant de questions où l'étude en temps apparent peut être précieuse. Pour illustrer ces considérations, voici quelques cas où il a fallu avoir recours à l'ensemble de l'échantillon. Notre démarche fondamentale, il faut le dire, est basée sur l'examen du discours spontané. L'exploitation d'un questionnaire n'a été qu'une technique secondaire, souvent rendue possible par la première démarche.

Les oppositions de longueur vocalique. Maintenu dans la plupart des variétés acadiennes de la Nouvelle-Écosse, le système d'oppositions va au-delà des « deux /A/ » ou des « deux /E/ », impliquant également les voyelles hautes. De plus, les oppositions de longueur sont possibles devant les consonnes dites allongeantes. Les membres longs de chaque paire sont relativement peu fréquents et l'ensemble lexical où ils apparaissent n'est pas connu d'avance. Pour détecter ce phénomène et en cerner l'incidence, l'examen d'un vaste corpus a été indispensable. Ce n'est qu'après cette étape qu'un questionnaire a pu être mis au point pour continuer à sonder d'autres points d'enquête sur cet aspect.

Le passé simple. Par rapport à d'autres régions acadiennes, notamment le Nouveau-Brunswick, le passé simple (*il / elle disit, ils partirent*) jouit d'une vitalité certaine en Nouvelle-Écosse, ce que nous avons voulu vérifier dans l'ensemble des régions de cette province. Dans plusieurs des localités principales, l'examen du discours d'un informateur quelconque en livrait immédiatement des exemples. Dans d'autres cas, l'usage se révélait fréquent surtout chez les locuteurs âgés. Dans le village de Pubnico-Ouest, où le passé simple a le moins de vitalité actuellement, il a fallu passer en revue l'ensemble des informateurs âgés pour glaner quelques attestations spontanées. Le recours au questionnaire aurait pu dans ce cas être plus économique, n'eut été

des difficultés inhérentes à l'obtention d'informations syntaxiques par ce moyen.

Les voyelles nasales diphtonguées. La comparaison interrégionale a, dans un premier temps, permis d'établir la distribution spatiale entre les variantes diphtonguées proprement dites, par exemple [græ̃^w] comme réalisation de [grā] *grand*, et celles qui comprennent un élément consonantique nasal, par exemple [græŋ], cela essentiellement en position accentuée. La question de la relation diachronique entre ces variantes se pose évidemment de façon générale, mais, dans le cas des régions du Sud-Ouest, elle se pose également à l'intérieur de certaines localités. L'examen de l'ensemble des locuteurs de Meteghan, à la baie Sainte-Marie, révèle un comportement mixte dans la génération la plus âgée, avec des individus utilisant systématiquement la réalisation [æŋ] pour /ā/ et [æ̃^w] pour /ɔ̃/, alors que chez d'autres les deux voyelles nasales fusionnent dans le contexte accentuel en question, avec la réalisation [æ̃^w]. Ce comportement est partagé par les plus jeunes. Le choix d'un informateur unique n'aurait permis de repérer qu'une des possibilités coexistant dans cette communauté et la direction du changement en cours n'aurait pas pu être extrapolée en se basant, par exemple, sur l'hypothèse de l'influence d'une norme extérieure. En ce qui concerne les possibilités d'obtention de ces formes par questionnaire, on a ici un cas où les formes de citation constituent un contexte excellent pour voir surgir les variantes recherchées, du fait de leur sensibilité à l'accentuation. Par contre, l'élément de stigmatisation relative intervient nécessairement pour en limiter le «succès».

Examinons maintenant quelle a pu être l'exploitation des entrevues réalisées aux points d'enquête où la représentativité sociale n'a pu être assurée, soit en raison de la nature même de la vitalité linguistique du français, soit par souci d'économiser les moyens. Au départ, ces points étaient inclus dans le but de permettre une reconstruction d'ensemble de l'évolution des différentes branches acadiennes après leur éparpillement à la suite de la Déportation, au milieu du XVIII^e siècle. De ce point de vue, l'information que livrent ces entrevues peut être aussi cruciale que celle des localités sondées en profondeur. Un exemple peut être celui de voyelles nasales; alors que les cinq localités principales offrent toutes une neutralisation de l'une ou l'autre des paires de voyelles nasales: /ɔ̃/ et /ā/, comme on l'a vu, dans le cas de Meteghan, /ā/ et

/ɛ̃/ dans le cas de Petit-de-Grat, des localités avoisinantes dans les mêmes régions livrent des systèmes de différenciation plus grande. À Samsonville, par exemple, non loin de l'île Madame, /ɛ̃/, /ɛ̃/ et /ɛ̃/ sont systématiquement distingués, même sous l'accent: on trouve les réalisations [ãɲ], [ɛ̃ɲ] et [an] respectivement.

Dégager un sous-système phonologique de ce type chez un informateur unique dans une de ces localités apporte une information non négligeable sur la présence du phénomène en question, comme le fait également une attestation « positive » suscitée par le questionnaire, par exemple en ce qui concerne l'existence d'oppositions de longueur vocale. Plus difficile à vérifier est l'absence de tel ou tel trait sans avoir recours à une approche de nature quantitative. C'est le cas là où une forme locale coexiste avec la variante standard, par exemple la négation avec *pas* plutôt qu'avec *point* qui est un trait régional et non social ou stylistique. Indirectement, la connaissance préalable de la structuration sociolinguistique des autres communautés acadiennes permet, dans une certaine mesure, de situer les données recueillies: on connaît le niveau probable de standardisation auquel on peut s'attendre dans la situation de communication représentée par l'entretien entre deux membres d'une même communauté. La covariation entre traits de même nature, connue avec exactitude pour les localités étudiées en profondeur, permet également une extrapolation: si un locuteur fait ample usage de traits qui, ailleurs, sont associés avec celui qui fait l'objet de l'étude, il est plus probable que l'absence de ce dernier soit caractéristique de la variété locale et non un effet de standardisation chez l'individu.

Une méthodologie de traitement statistique direct a été explorée pour ce type de données (Flikeid et Cichocki, 1989). Par définition, celles-ci sont ambiguës parce que la part de variation attribuable à l'informateur (ou plutôt à son identité sociale) ne peut pas être dissociée de la variation proprement géographique au niveau des formes individuelles. L'analyse simultanée et multidimensionnelle d'un nombre considérable de points linguistiques permet de quantifier et d'isoler la dimension de la standardisation des dimensions relevant des différences géographiques, en exploitant justement les phénomènes de covariation. Cette tentative, de surcroît basée sur des données de questionnaire, a montré que des résultats sur la distribution spatiale peuvent être tirés

même d'un matériel très mixte sur le plan des variantes recueillies, représentatives tour à tour du vernaculaire et des normes extérieures.

Pour l'explication des différences régionales et intrarégionales et la reconstruction des étapes antérieures de l'évolution des parlers acadiciens, nous pouvons évidemment tirer parti de l'éclairage apporté par l'étude des mécanismes de changement linguistique et de diffusion géographique dégagés dans d'autres situations linguistiques par des sociolinguistes et des dialectologues. Une théorie générale émergente, basée sur l'étude des processus en cours dans de nombreuses communautés, relie variation et évolution linguistiques par l'intermédiaire de toute une gamme de facteurs sociaux et psychologiques. La dernière partie de cet article examinera quelques-unes des directions actuelles qui paraissent les plus pertinentes pour les études comme la nôtre qui combinent les considérations spatiales, sociales et diachroniques.

DIRECTIONS ACTUELLES DANS L'ÉTUDE SOCIO spatIALE DES DIALECTES

Une première voie prometteuse est celle qui explore les possibilités d'extrapolation du présent observable vers le passé. C'est un procédé commun à l'étude des mécanismes de changement linguistique et de diffusion spatiale. Dans le cas d'un changement linguistique en cours, l'étude en temps apparent se fait par l'observation de différents groupes d'âge à l'intérieur d'une même communauté. Si l'on y ajoute l'étude de sa diffusion spatiale, on peut également considérer l'observation de sa pénétration progressive le long d'un axe géographique comme une étude en temps apparent, chaque lieu représentant une étape successive de la chronologie réelle. C'est la direction de recherches préconisée par Chambers et Trudgill (1980), où la transposition des méthodes d'échantillonnage représentatif et de vérification rigoureuse de modèles spécifiés au préalable peut s'effectuer avec avantage.

L'étude de cas de diffusion actuellement en cours devrait permettre une meilleure compréhension des mécanismes ayant agi dans le passé; il y a donc une application possible à l'étude de cas de diffusion ancienne. On rejoint là les préoccupations de la dialectologie historique, où l'on se penche sur les configurations spatiales contemporaines pour

déceler des développements antérieurs. Les travaux contemporains menés dans cette perspective constituent la continuation de l'école de Bertoli, mais l'approche est moins mécanique, davantage axée sur les facteurs sociaux. Une étude de ce type est celle d'Andersen (1988), qui reprend les notions de périphérie et de centre en incorporant l'apport de la linguistique moderne, notamment en ce qui a trait à la nature de la transmission entre générations. Cette étude apporte également des nuances à l'explication trop simple qui attribuerait l'adoption d'une forme d'un dialecte par un autre uniquement aux relations de prestige social ; Andersen fait plutôt appel à un jeu complexe de facteurs linguistiques, psychologiques et sociaux.

On peut donc reconnaître l'importance théorique des travaux allant dans cette direction pour l'élaboration de modèles d'explication des cas plus anciens de changement et de diffusion. Qu'en est-il de la collecte même de formes dialectales d'une région linguistique dans le but direct de fournir des éléments à l'étude des développements antérieurs ? Si la première démarche éclaire les processus qu'on pourra postuler, la deuxième ne doit-elle pas continuer à fournir les matériaux de base des raisonnements ? À une époque de conditions changeantes et de déclin des dialectes anciens sous l'influence de la variété standard, de la mobilité accrue et de l'accès aux réseaux de communication modernes, on peut se demander s'il est encore utile de se pencher sur les variétés actuelles comme si elles représentaient une continuation du passé. Il faut revenir aux objectifs et se demander si l'étude de la distribution spatiale est encore importante. Il paraît évident, dans le cadre du présent ouvrage, qu'elle l'est, et particulièrement dans une optique de reconstruction diachronique. Pour nous, qui travaillons sur un terrain linguistique où la nature conservatrice des variétés régionales est très prononcée, l'intérêt de cette approche est indéniable. Parallèlement, dans un bilan de l'utilité des études dialectales en Angleterre, on a observé très justement qu'aussi longtemps que des formes et des structures désormais disparues de la langue centrale continuent à être préservées dans les dialectes, il est nettement plus avantageux de les étudier dans le contexte de leur utilisation vivante que comme « fossiles » dégagés de textes écrits anciens (Sanderson et Widdowson, 1985).

Les dialectes traditionnels sont-ils réellement en déclin ? Selon Chaurand (1972, p. 207), on est arrivé « à un tel point dans l'histoire

dialectale de la France» que les entités dialectales «s'évaporent dès qu'on essaie de les saisir et de les cerner avec précision». Pour Trudgill (1988, p. 553), parlant de la région de Norwich en Angleterre, l'évolution contemporaine est caractérisée par l'invasion des formes centrales et standard et par une situation de «mort dialectale». L'optimisme d'autres sociolinguistes anglais fait contraste: Milroy (1987, p. 8) s'étonne plutôt de cette «capacity of vernacular features to persist in the face of relentless pressure from standard forms of the language».

Pour ce qui est de l'intérêt de recueillir à tout moment les éléments dialectaux non conservés auparavant, nous devons nous ranger du côté de ceux qui y voient un apport précieux, quel que soit le statut, précaire ou bien assuré, des variétés en question. Par contre, les changements accélérés de la vie moderne permettront-ils longtemps de supposer que les mécanismes présents sont les mêmes que ceux qui ont agi dans le passé? L'observation contemporaine ne portera-t-elle pas plutôt sur un nouveau type de dialectes «à l'américaine», caractérisés par des continua et des différences graduelles de fréquence? C'est dans ce contexte que le traitement quantitatif variationniste s'impose comme seul viable. L'amélioration des techniques dialectométriques devra aller dans le sens d'incorporer des différences de fréquence à l'intérieur des unités géographiques de base. Jusqu'ici, la sophistication des techniques de calcul des distances était amoindrie par le fait que les observations linguistiques à la base du calcul étaient encore de type «informateur unique, réponse unique», ce qui ne colle pas avec le modèle de variabilité et de continuum dialectal.

Une direction intéressante de recherche a trait à la perception des différences dialectales chez les «usagers» eux-mêmes. D'un côté, on voit les tentatives de cartographie perceptuelle de Preston (1988). De l'autre, on assiste à une interrogation sur ce qui constitue les indices révélateurs d'une origine régionale. Les éléments segmentaux, terrain traditionnel d'observation et d'étude contrastive, pourraient bien être moins importants de ce point de vue que l'intonation et les habitudes spécifiques de projection de la voix. Comme le signale Petyt (1980), c'est un domaine peu exploré par les linguistes, et encore moins par les auteurs d'atlas linguistiques, alors que les locuteurs eux-mêmes y font référence de façon «naïve». Dans le cadre de nos propres enquêtes, il est certain que les références fréquentes au fait que tels voisins «parlent

gras» s'inscrivent dans cette optique. Les travaux en acoustique de J. Esling en Colombie-Britannique, actuellement en cours, visent à exploiter plus scientifiquement des indices de ce type pour découvrir les différences dialectales.

Compte tenu de cette réorientation, les dialectologues auraient peut-être intérêt à repenser le type de données à recueillir. Il est certain que le discours spontané devra occuper un rôle grandissant. Cependant, les limitations pratiques et les besoins de comparabilité pourront difficilement faire disparaître des outils tels que le questionnaire linguistique, outils destinés à relever de façon économique des informations dont on a pleinement conscience et dont on accepte les défauts en raison de leurs avantages. La comparaison, dans notre propre enquête, des avantages du questionnaire et du corpus spontané nous conduit à constater une complémentarité des deux approches, surtout si l'élaboration du questionnaire constitue une étape secondaire éclairée par les connaissances acquises au préalable par le dépouillement et l'analyse sociolinguistique du discours spontané. De toute façon, le questionnaire est indispensable pour l'étude exhaustive des phénomènes phonétiques et morphologiques de moindre fréquence. Il faut aussi dire que les méthodes et les techniques modernes n'ont pas beaucoup raccourci le travail de transcription du discours spontané, lequel reste coûteux. Par ailleurs, sur le plan de l'étude du lexique, le discours spontané ne livre des données intéressantes que sur la structure du vocabulaire d'usage courant ; pour étendre l'étude à des domaines lexicaux plus spécifiques et atteindre le vocabulaire plus restreint et spécialisé, on voit mal comment ne pas avoir recours à des outils permettant de diriger les témoignages.

*
* * *

L'apport de la sociolinguistique à la dialectologie se situe dans la compréhension accrue de la place qu'occupe l'occurrence individuelle dans l'ensemble, par définition hétérogène, que constitue une variété linguistique, qu'elle soit sociale ou géographique. Les moyens dont la sociolinguistique s'est dotée pour examiner la variation sociale au sein d'une communauté unique ne sont pas pour autant transposables à l'exploration de la répartition spatiale. Il faudra voir se développer des techniques qui tiennent compte de la réalité non uniforme des variétés

spatiales, des phénomènes de transition graduelle, etc., tout en respectant l'exigence d'économie qui s'impose dans un projet d'une envergure suffisante pour dégager les contrastes régionaux intéressants. Il n'est plus possible de se baser sur la construction fictive d'un parler uniforme. Par contre, il est possible d'être conscient de ce qu'on sonde à tout moment et d'utiliser les contrôles statistiques pour assurer la relativité des observations.

L'examen des parlers acadiens peut apporter des éléments extrêmement importants pour l'étude des origines et de la formation de la francophonie nord-américaine. Cela tient particulièrement aux conditions sociohistoriques qui ont créé en Acadie des isolats linguistiques qui ont été peu influencés par le français extérieur ou normatif et dont le caractère conservateur ou « archaïque », noté par maints observateurs successifs, devrait en principe permettre une meilleure appréhension de la langue en usage à l'époque de la colonisation. Les études que nous menons en Acadie depuis plusieurs années montrent cependant qu'il s'agit d'un terrain d'étude où les dimensions sociales et géographiques sont toutes les deux particulièrement importantes, du fait de l'influence variable des normes extérieures d'un côté et du maintien stable d'un réseau très fin de variation dialectale de l'autre. Non seulement ces dimensions ne doivent pas être ignorées, c'est-à-dire que toute observation doit être située par rapport à elles, mais elles ne peuvent pas être dissociées dans l'analyse, en raison des effets d'interaction et de l'éclairage réciproque qu'elles présentent. Ainsi, nous avons cherché à appliquer dans nos recherches sur le français acadien une méthodologie d'enquête et d'analyse qui tire profit des approches de la sociolinguistique et de la dialectologie, une méthodologie par laquelle les données synchroniques, qui sont les seules auxquelles nous avons un accès immédiat et illimité, puissent être situées dans leur dynamique diachronique, sociale et spatiale.

Bibliographie

- Andersen, Henning (1988), «Center and Periphery: Adoption, Diffusion, and Spread», dans Jacek Fisiak (dir.), *Historical Dialectology: Regional and Social*, Berlin, New York et Amsterdam, Mouton de Gruyter, p. 39-83.
- Bailey, Charles-James N. (1972), «The Integration of Linguistic Theory: Internal Reconstruction and the Comparative Method in Descriptive Analysis», dans Robert P. Stockwell et Ronald K.S. Macaulay (dir.), *Linguistic Change and Generative Theory*, Bloomington et Londres, Indiana University Press, p. 22-31.
- Bottiglioni, Gino (1954), «Linguistic Geography: Achievements, Methods, and Orientations», dans *Word*, 10, p. 357-387; repris dans H.B. Allan et M.D. Linn (dir.) (1986), *Dialect and Language Variation*, San Diego, Academic Press.
- Bynon, Theodora (1977), *Historical Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press, x + 301 p.
- Chambers, J.K., et Peter Trudgill (1980), *Dialectology*, Cambridge, Cambridge University Press, XIII + 218 p.
- Chaurand, Jacques (1972), *Introduction à la dialectologie française*, Paris, Bruxelles et Montréal, Bordas, 288 p.
- Dauzat, Albert (1922), *La géographie linguistique*, Paris, Flammarion, 226 p.
- Eckert, Penelope (1980), «The Structure of a Long-Term Phonological Process: The Back Vowel Chain Shift in Soulatan Gascon», dans William Labov (dir.), *Locating Language in Time and Space*, New York et Londres, Academic Press, p. 179-219.
- Flikeid, Karin (1991), «Techniques of Textual and Quantitative Analysis in a Corpus-Based Sociolinguistic Study of Acadian French», dans S. Hockey et N. Ide (dir.), *Research in Humanities Computing*, 1, Oxford, Oxford University Press, p. 15-34.
- Flikeid, Karin, et Wladislaw Cichocki (1988), «An Application of Dialectometry to Nova Scotia Acadian French», dans *Papers from the Annual Meeting of the Atlantic Provinces Linguistic Association*, 11, p. 59-74.
- Gauchat, Louis (1905), «Unité linguistique dans le patois d'une commune», dans *Aus romanischen Sprachen und Literaturen: Festschrift Heinrich Morf*, Halle, p. 175-232.
- Hagen, Anton M. (1988), «Sociolinguistic Aspects in Dialectology», dans Ulrich Ammon et al. (dir.), *Sociolinguistics: An International Handbook of the Science of Language and Society*, 1, Berlin et New York, Walter de Gruyter, p. 402-413.
- Hock, Hans Heinrich (1986), *Principles of Historical Linguistics*, Berlin, Mouton de Gruyter, XIII + 722 p.
- Jaberg, Karl (1936), *Aspects géographiques du langage*, Paris, Droz, 116 p.
- Johnston, Paul A. Jr. (1985), «Linguistic Atlases and Sociolinguistics», dans John M. Kirk (dir.), *Studies in Linguistic Geography*, Londres, Sydney et Dover (N.H.), Croom Helm, p. 81-93.

- Labov, William (1982), « Building on Empirical Foundations », dans Winfred P. Lehmann et Yakov Malkiel (dir.), *Perspectives on Historical Linguistics*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins, p. 17-92.
- Malkiel, Yakov (1984), « From Romance Philology through Dialect Geography to Sociolinguistics », dans *International Journal of the Sociology of Language*, 9, p. 59-84.
- Milroy, Lesley (1987), *Language and Social Networks*, 2^e édition, Oxford et New York, Basil Blackwell, xi + 232 p.
- Petyt, K.M. (1980), *The Study of Dialect*, Londres, André Deutsch, 236 p.
- Preston, Dennis (1988), « Methods in the Study of Dialect Perception », dans A.R. Thomas (dir.), *Methods in Dialectology*, Clevedon, Multilingual Matters, p. 373-395.
- Roberge, Yves, et Marie-Thérèse Vinet (1989), *La variation dialectale en grammair universelle*, Montréal, PUM, 143 p.
- Sanderson, Stewart, et J.D.A. Widdowson (1985), « Linguistic Geography in England : Progress and Prospects », dans John M. Kirk (dir.), *Studies in Linguistic Geography*, Londres, Sydney et Dover (N.H.), Croom Helm, p. 34-50.
- Sommerfelt, Alf (1930), « Sur la propagation des changements phonétiques », dans *Norsk Tidsskrift for Sprogvitenskap*, 4, p. 76-98.
- Trudgill, Peter (1983), *On Dialect: Social and Geographical Perspectives*, Oxford, Basil Blackwell, viii + 240 p.
- Trudgill, Peter (1988), « On the Role of Dialect Contact and Interdialect in Linguistic Change », dans Jacek Fisiak (dir.), *Historical Dialectology: Regional and Social*, Berlin, New York et Amsterdam, Mouton de Gruyter, p. 547-563.
- Walters, Keith (1988), « Dialectology », dans Frederick J. Newmeyer (dir.), *Linguistics: The Cambridge Survey*, t. 4, Cambridge et New York, Cambridge University Press, p. 119-139.
- Weinreich, Uriel, *et al.* (1968), « Empirical Foundations for a Theory of Language Change », dans Winfred P. Lehmann et Yakov Malkiel (dir.), *Directions for Historical Linguistics: A Symposium*, Austin et Londres, University of Texas Press, p. 95-195.